

VIVIANE ROMANCE * CARLO RIM * PIERRE LAROCHE * DENIS MARION

et "La Belle Meunière"
de Marcel PAGNOL

de l'Académie française

12
Frs.

L'ECRAN français

N° 141 - 9 MARS 1948

LE MOINS CHER DE
TOUS LES HEBDOS
DU CINÉMA

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA * DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



CECILE AUBRY, la "Manon" 1948 (voir page 7)

(Photo Sam LEVINE)

Les Français aiment le cinéma français ...et ils le prouvent !

Sur le cinéma français se porte mal, au défense, elle, se porte bien. Certes, à l'Écran Français, nous savions bien qu'en nous adressant à nos lecteurs, nous ne prêchions pas dans le désert.

Cependant, ayant pris le tout net, le succès de notre appel a dépassé nos plus belles espérances. A l'heure où nous mettons sous presse, nous avons reçu au moins 4.000 lettres et reçus quelque 10.000 adhésions au Manifeste du Comité de Défense du Cinéma français !

Tamis un concours — cependant dédié de prix — ne nous a vaincu un seul de correspondance, de telles manifestations de sympathie pour nous et pour la cause que nous défendons.

& tous — et avant tout — merci !

DES ADHÉRENTS

PARTICULIÈREMENT ACTIFS

MAIS pourquoi ces deux chiffres : 4.000 lettres, 10.000 signatures ? Simplement parce que beaucoup de nos lecteurs ne se sont pas contentés de nous adresser leur adhésion personnelle (ce qui est déjà très bien); ils ont pris l'initiative de faire lire le manifeste autour d'eux, qui à ses amis, qui à l'atelier, au bureau, à la faculté ou de demander à chacun de le paravoyer.

Le recordman en la matière est sans doute M. Thierry Labriffe, cultivateur à Fleurance (Gers), qui se dit : « grand admirateur des belles productions françaises » et le prouve en nous faisant parvenir 134 signatures !

M. André Monpouret, à Paris, nous dit : « se faire une plaisir de nous adresser une première liste de noms... et cette première liste ne comporte pas moins de trente noms. »

Cependant, parmi nos lecteurs, nombreux sont ceux qui ont tenu à nous

adhésions collectives également des étudiants stagiaires de l'École Normale d'Aix (15 signatures); d'un groupe d'étudiants de l'Université d'Aix-Marseille (62 signatures); de MM. Lefebvre, employé à l'Etat, comptable à Cambray (10 adhésions); de M. Robert Perron, étudiant, à Charleville qui, en nous envoyant quatre adhésions, nous écrit : « Demain, je déclerai élèves et professeurs du lycée à lire le Manifeste et à y adhérer. Ne soyons donc pas étonnés si vous recevez beaucoup d'adhésions de Charleville ou de Fumay où ma famille habite ». Et, de fait, nombreuses sont les adhésions dans ces deux villes.

A Avignon, ce sont Paul Leydier, plongeur, Rodolphe Faugeras, gargon de restaurant, Charles Ravaut, chef-cuisinier, et Georges Larchet, sous-chef de cuisine, qui se groupent pour nous appeler leurs adhésions et celles de leurs clients.

Multiplier les exemples serait fastidieux. Ceux-là suffisent pour montrer que du nord au sud de la France, dans toutes les couches sociales, on a compris la gravité du problème qui se pose aujourd'hui pour le cinéma français et que les bonnes volontés ne manquent pas.

LEURS RAISONS...

Tous ceux qui ont signé dès maintenant, par notre truchement, le Manifeste du Comité de Défense du Cinéma français ont fort bien compris que le principal est que le nombre des adhésions soit tel que — lorsque le gouvernement se décidera à s'occuper officiellement du relèvement de notre industrie cinématographique — il ne fasse que satisfaire aux légitimes désirs de tous les spectateurs... qui sont, aussi des contribuables et des électeurs.

Si M. et Mme Kerhervé, instituteurs à Brest, s'élèvent, eux aussi, contre l'enrichissement de nos écrans par les



expliquer le pourquoi de leur adhésion et les raisons qu'ils donnent sont d'un haut intérêt.

M. Jean Raveau, du Haut-Commissariat des Affaires allemandes et austro-hongroises, nous écrit : « Demain, je déclerai élèves et professeurs du lycée à lire le Manifeste et à y adhérer. Ne soyons donc pas étonnés si vous recevez beaucoup d'adhésions de Charleville ou de Fumay où ma famille habite ». Et, de fait, nombreuses sont les adhésions dans ces deux villes.

Quant à M. Marcel Minet, mineur à Lallaing (Nord), il est un de ceux qui nous disent la grande pitié cinématographique de la province française : « Spectateur de province, je me vois condamné à voir toute la gamme des westerns, du plus ancien au plus récent. En un mois, c'est-à-dire sur neuf séances, j'ai pu voir cinq de ces rata-tatas lors que « La loi de la Pampa », « Pillards du Texas », « Apache, cheval de la mort », etc... »

Cet avis est certainement partagé par l'ensemble de la Ligue française de l'Enseignement et, en tout cas, par la Commission pour la jeunesse du département de la Loire qui nous adresse son adhésion globale.

« J'en ai assez de voir des films comme « La loi de la Pampa », ou « Nuits birmannes » et autres navets que je ne citerai pas car ils sont trop nombreux ! » s'écrie M. Louis Fumat, serrurier, à Bédarieux (Hérault).

A peu près tous nos correspondants à l'appel de la thèse qu'ils défendent ont dressé, de concert avec nous, la longue liste des films, des réalisateurs, des vedettes, des techniciens français, qui sont l'honneur et la gloire de notre cinéma, mais que nous ne pouvons pas reproduire... justement parce qu'elle est très longue.

Et la lettre de M. Yvon Samuel, étudiant à Pontoise, résume fort clairement la position générale de tous nos correspondants et de nous-mêmes : « Par question, évidemment de prôner les navets français parce qu'ils sont français. Mais le film français a sûrement prouvé qu'il n'est pas quantité et surtout « qualité » négligeable dans la production mondiale. Alors il doit vivre. Et il vivra si tous ceux qui aiment le beau cinéma, d'où qu'il vienne, comprennent qu'ils doivent le soutenir. Nous avons aimé « Crossfire », « M. Verdoux », « Les Raisins de la colère » ; c'est pourquoi nous ne voulons ni de « La reine de Broadway » ni des « Enfants du marché ».

Nous pourrions clore sur ces mots notre première « Revue de lettres », mais nous voudrions auparavant remercier nos amis de l'étranger, de Belgique, de Suisse, d'Angleterre et du Canada qui nous ont écrit pour nous dire que le cinéma français méritait de vivre et qu'ils approuvaient entièrement notre action.

Et citons enfin cette lettre amusante autant que sonore de M. Emile Ramier, négociant à Paris : « C'est par hasard que je suis tombé sur votre Manifeste en attendant chez mon dentiste. Personnellement je n'aime pas le cinéma, n'y vais jamais et ne m'y intéressé nullement. Mais je sais qu'avant guerre le cinéma était une des plus florissantes industries et j'estime qu'en ce moment moins que jamais la France n'a le droit de négliger aucune de ses ressources nationales. Aussi est-ce de grand cœur que je vous envoie mon adhésion... »

Bravo M. Ramier (qui n'aime pas le cinéma) d'avoir pourtant compris que la Défense du Cinéma français n'était pas qu'une affaire de « boutiques », ni même d'amateurs de films, mais une affaire qui concerne la France tout entière.

François Timmory.

En demandant l'arrêt des hausses gouvernementales, la Fédération défend l'intérêt du public.

En demandant l'équilibre du prix de vente et du prix de revient, elle défend sa liberté.

Elle regrette de constater que le gouvernement se désintéresse également de la presse et du public.

Les auteurs des journaux avaient été traités par la Troisième République en amis; ils sont traités par la Quatrième République en adversaires.

Le gouvernement désire-t-il que, toute presse morte ayant disparu, les Français ne soient plus informés que par une agence d'Etat et une radio d'Etat ?

La Fédération de la Presse, qui groupe des journaux de toutes tendances, s'interdit toutes manifestations d'ordre politique. Mais elle accepte sans ambiguïté qu'on s'obstine à rejeter les documents légitimes et modérés de la presse.

Qu'arrivera-t-il pris le lundi ? Il est dans le même état que la France.

En vain, la commission de la Presse de l'Assemblée nationale intervient; le ministre chargé de l'Information la traîne avec la même détermination.

Nous prolongerons — proportionnellement aux sommes versées — la durée des abonnements souhaités à un tarif supérieur.

LE COMMUNIQUÉ DE LA FÉDÉRATION DE LA PRESSE

Dans trois mois, la presse française va essayer de protéger, auprès du gouvernement, contre les hausses successives décidées par les seuls pouvoirs publics et qui démontrent démonstrativement le prix de revient des journaux.

Non seulement le gouvernement n'a pas accueilli cette demande, mais en trois mois il a doublé le prix du papier et atteint une valeur trois fois d'avant-guerre; en même temps, il portait le coût des transports à vingt-six fois celui de 1939.

Par cette politesse de hausses brutales, le gouvernement a déclaré fait, contre l'intérêt collectif du public et des journaux, une augmentation du prix de vente.

Cependant, lorsque la Fédération lui demanda de chiffrer cette augmentation qu'il a rendue invraisemblable, le gouvernement se déroba.

Qu'arrivera-t-il pris le lundi ? Il est dans le même état que la France.

En vain, la commission de la Presse de l'Assemblée nationale intervient; le ministre chargé de l'Information la traîne avec la même détermination.

Nous prolongerons — proportionnellement aux sommes versées — la durée des abonnements souhaités à un tarif supérieur.

Nos lecteurs trouveront page 15 le bulletin d'adhésion au Manifeste du Comité de Défense du Cinéma français.



Laid, borgne et cruel LE VRAI MONTE-CRISTO s'appelait François Picaud

Le cinéma va nous révéler l'obscur aventurier qui inspira à Alexandre Dumas son héros immortel

pédistes mais ses intérêts étaient liés à ceux des classes populaires. Après avoir salué avec enthousiasme l'apparition des temps nouveaux, il se rapprocha de la cour, ce qui lui valut d'être emprisonné au moins à deux reprises. Ensuite, il chercha à se faire oublier en province où il administrait le district de Gonesse. En 1795, il dirigea la préfecture de police du département qui s'occupait des émigrés, des prêtres et des conspirateurs. Son indulgence le fit mettre à pied par Barras et lui valut vraisemblablement de faire une belle carrière sous l'Empereur. Il fut nommé successivement administrateur des droits réunis, censeur de la presse et enfin archiviste à la préfecture de police. C'est là qu'il recueillera à loisir les documents dont il se servira pour la rédaction de son livre. Mis à la retraite à l'avènement de Charles X, il meurt en 1830.

Son livre, publié six ans après sa mort, sacrifie au goût de l'époque. Au lieu de reproduire les documents inestimables qu'il avait eus sous les yeux (et qui ont disparu depuis dans l'incendie de la Grande Maison), il les rompt et bien maladroitement le plus souvent. C'est le cas du chapitre intitulé : « Le diamant et la vengeance », qui avait retenu l'attention d'Alexandre Dumas et celui-ci, qui ne fit jamais mystère de sa source, la modifia du tout au tout pour en tirer « Le Comte de Monte-Cristo ».

Et le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Avec timidité, il propose ma solution : l'auteur est Antoine Allut, le galérien assassin, dont la confession devait exciter l'imagination des écrivains.



Et le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?

Le titre lui avait été fourni par un incident d'une croisière en Méditerranée, comme il le raconte lui-même dans une de ses œuvres intitulée « États-civil du comte de Monte-Cristo ». Il était déjà considérablement avancé dans la rédaction quand il en parla à Auguste Maquet : elle commençait alors par ce qui ?



ANOUK de "La Fleur de l'âge", sera la Vinca du "Blé en herbe"

Si Claude Autant-Lara réalise *Le Blé en herbe*, comme il en a le ferme espoir, son interprète féminine est chose : ce sera Anouk : Anouk tout court. Anouk de *La Fleur de l'âge*, que ses longs cheveux inégaux et son regard d'enfant ne pouvaient mieux désigner pour jouer le personnage de la sensible et sauvage Vinca. Mais si *Le Blé en herbe* n'était pas réalisé cette année, alors peut-être verrions-nous Anouk dans le prochain film que tournera cet été David Lean, auteur de *Brèche rencontre* et des *Grandes Espérances*.

Car il n'est pas impossible qu'avant d'entreprendre l'adaptation du livre de Colette, l'auteur du *Diable au Corps* aille tourner en Hollande, dans les nouveaux studios qu'a construit M. Philips à Amsterdam, un film tiré des *Plus beaux yeux du monde*, de Jean Sartre. Ce projet serait une réalisation franco-hollandaise. On se souvient que Jean Sartre a créé cette pièce au Théâtre de la Madeleine, voici une quinzaine d'années, avec sa femme, Marguerite Valmond.

Toge et peplum : Michel et Michèle se sont métamorphosés en Romains de la décadence



SIX JOURS

* Un regrettable conflit oppose actuellement deux des réalisateurs les plus sympathiques et les plus talentueux du cinéma français. Claude Autant-Lara, auteur de *Le Blé en herbe* de laquelle, contre *Le Blé en herbe* sous les pieds. Autrement dit, il prétend que Leenhardt n'aurait conçu et réalisé que *Les Dernières vacances* que parce qu'il n'a pas obtenu les droits d'adaptation du *Blé en herbe* de Guy de Maupassant pour tourner cette accusation, sur l'analogie qui existe entre le sujet du *Blé en herbe*, qu'il adapte actuellement avec Autant-Lara et Bos, et celui des *Dernières vacances*. Ces deux histoires nous démontrent en effet, les amours inquiètes de l'adolescence.

Roger Leenhardt rétorque que le scénario des *Dernières vacances* a été écrit il y a plusieurs années et qu'il rose les deux auteurs n'ont d'autre but commun qu'une simple jalousie des concurrents : *Dernières vacances* est sorti, d'après lui, l'été de l'année social, celui de la bourgeoisie protestante de province. Le fait de mettre en scène des adolescentes et de dépeindre leurs amours ne saurait en soi constituer un plagiat.

Autant-Lara, qui d'ailleurs n'a pas encore vu le film de Roger Leenhardt, maintient son accusation. Espérons qu'il se satisfera que d'un malentendu.

* Encore un prix de cinéma : le prix Lemaire fondé par le Syndicat des Séminaristes pour récompenser un film sans scénario a été attribué à Jeanne Moreau pour *Le Journal d'Alain Pol* : à l'issue de la tour Eiffel. Spécialiste des films de montagne — Il avait composé autour de *Pastorale de cordée*, un court métrage remarqué — Alain Pol a eu l'idée de recréer quatre guides de Chamonix et de leur faire escalader la tour Eiffel.

Jean-Louis Barrault DANS LA CROIX-ROUGE

LE prochain film de Christian-Jaque va raconter la vie de celui que le metteur en scène appelle « un saint laïc », Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge.

En collaboration avec Charles Spaak, Christian-Jaque vient d'achever la mise au point du scénario original.

D'Homme à Homme reconstruit 40 années de sa vie, de 30 à 70 ans. Le film commence en 1859, lorsque le héros part en Afrique du Nord inspecter ses concessions. Il montrera ensuite Henri Dunant à la bataille de Solferino — mise en scène à grande échelle, — rencontrant Napoléon III et concevant, devant tant d'horreurs, le but de sa vie : secourir les blessés et les prisonniers. Nous le verrons en proie à la misère, couchant sous les poutres, rencontrant mille difficultés pour réaliser son œuvre, avant de mourir pauvre à l'hôpital de Hayden en 1910.

Mal mieux que Jean-Louis Barrault, avec sa jougue et l'intensité dramatique de son jeu, ne pourra incarner ce héros trop mal connu. A son côté, Hélène Perdrière jouera le rôle de Mme Krasner et évoquera la vie sentimentale malheureuse de Dunant ; Bernard Blier caméra le personnage de l'intendant du héros en Afrique du Nord. Louis Seigner fait également partie de la distribution.

Christian-Jaque, qui réalisera son film en une seule version française, arrive de Suisse où, avec Charles Spaak et Yves Salou, petit-neveu de son héros, il a repéré des extérieurs sur le lac de Constance, à Zurich et à Lausanne, lieux mêmes où vécut Dunant.

Les premières photographies de « Fabiola » que Michèle Morgan et Michel Simon viennent de commencer à tourner sous la direction d'Alexandre Blasetti viennent de nous parvenir. Nous voyons ici le célèbre réalisateur italien dirigeant nos deux vedettes qui ne font pas mauvaise figure en toge et en peplum. On sait que Louis Salou et Henri Vidal sont également les acteurs de cette superproduction historico-apologétique.

Dans notre prochain numéro :
Un article d'**YVES MIRANDE** : « 1900, par un vieux Parisien »

MAURICE CHEVALIER, homme de plume
Monsieur et Madame BUSSIERES, dits « BUBU », reçoivent...

La suite de notre enquête : **LE FILM, CETTE MARCHANDISE UNE GRANDE NOUVELLE**

L'AIGLE A DEUX TETES
par Jean COCTEAU



LES PREMIERES IMAGES DE « FABIOLA ». En haut : Alexandre Blasetti, le réalisateur, pointe un doigt autoritaire vers Michel Simon, que nous retrouvons ci-dessous dans une scène avec la vedette du film, Michèle Morgan.

... ET UN DIMANCHE

* Un affreux accident vient de se produire au Maroc, en marge des prises de vues de *La Silence* de Dalio. Le réalisateur, George Raft est la vedette. Une voiture où se trouvaient deux jeunes assistants, Gudin et Calon, qui se rendaient sur les lieux du tournage, est tombée dans un ravin. Gudin, le plus jeune de l'équipe, et Claude Leenhardt, fils de René Calon qui joue *La Silence* est mort, est mort sur le coup. Calon, qui travaillait avec Delannoy, Daquin et Maurice Lehmann, a succombé lui aussi, après avoir subi une trépanation. Le cinéma perd avec Gudin et Calon deux jeunes serviteurs de talent.

* Maintenant complètement rétabli, Charles Boyer va bientôt tourner un nouveau film à Hollywood. On ignore encore le titre. Mais, après Boyer a bien l'intention de refaire son nouvel engagement, car il a le rôle de *l'Américain* dans *La Guerre mondiale*. Mais quelques mois, nous allons donc recevoir sa visite, mais il est peu probable qu'il rentre de façon définitive : sa vie est à présent trop bien organisée en Amérique.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Salopine*, *Les Urs les autres*, *Augusta*) et de pièces de théâtre, a été nommé en 1946 à la place de la créatrice. Son succès sur « *Brahis* », Roger Breuil dirigeait, à la radio, les émissions de l'Amérique latine.

* Roger Breuil qui vient de mourir brutalement à l'âge de cinquante ans était le bras droit de Roger Dalio, avec lequel il avait fondé l'adaptation et les éditions des *Dernières vacances* et de *La Maison du commandant*. Bertrand Kerivaud, auteur de plusieurs romans (*La Sal*

VIVIANE ROMANCE: D “je serai metteur en scène”

A UN TOURNANT DE SA CARRIÈRE, LA VEDETTE FRANÇAISE LA PLUS DÉCRÉE (QUI A PEUR DES LOUANGES, NE PARTIRA PAS A HOLLYWOOD ET A REFUSÉ DE JOUER AVEC ORSON WELLES) NOUS CONFIE SES ESPRITS ET SES RÊVES



DEPUIS un an et demi, les journaux annoncent régulièrement : « Viviane Romance va quitter la France... ». Mais Viviane m'a confié, il y a quelques jours : « J'ai décidé de rester. Je ne veux pas déserter. Je ne dis pas que je ne partirais pas si la situation du cinéma français ne s'améliorait pas. Alors, j'irais peut-être au Mexique. Mais, pour l'instant, je reste... ». Et Hollywood ? lui ai-je demandé. « Oh, ça, rien à faire ! Ils n'ont proposé un de leurs fameux contrats de sept ans... Je préfère ma liberté. »

Pourquoi voulait-elle s'exiler ? Pourquoi voulait-elle quitter le pays qui lui a donné la gloire ? Viviane Romance en avait assez des attaques et des calomnies dont elle est l'objet. Elle en avait assez de servir de tête de Turc aux critiques à idée fixe... Je sais bien que, parce que j'ai défendu ici même, dans ces libres colonnes, Tino Rossi, on manquera pas de m'accuser de développer le paradoxe. Or, j'ai horreur du paradoxe. Autant que du parti pris.

« J'aime être critiquée, m'a dit Viviane Romance. Un jour j'aurai des louanges. Car les louanges ne m'aident guère... Un critique a raison de dire que je suis mauvaise s'il me considère comme telle. Mais je le lui reprocherais toujours s'il le fait en termes vulgaires. J'ai horreur de la grossièreté... Les vrais critiques sont ceux de mes amis qui me donnent leurs impressions sans me ménager, en me disant, s'il le faut : « Viviane, là-dedans, tu es mauvaise, et voilà pourquoi... »

On lui reproche ses exigences sur le choix des scénarios. On lui reproche de faire récrire quelques répliques ou quelques scènes... Grossi par la presse, le moindre incident prend des proportions redoutables. Dans les studios, les murs ont des oreilles et il y a toujours quelqu'un pour aller raconter l'anecdote à un échotier. Ce sont les petites jalouses du métier... Cartes, Viviane est très sensible. On peut facilement la blesser. Elle le sait. Et elle avoue : « Je m'empêtre facilement ». Les journaux n'ont pas manqué de relever en leur temps les différents conflits qui opposeront Viviane Romance à ses metteurs en scène ou à ses scénaristes. Récemment encore, alors qu'elle tournait en Italie *Le Carréroux des passions*, il y eut une brouille entre elle et son metteur en scène, Henri Calef ; et Calef abandonna la réalisation du film. Viviane Romance en donne ainsi les raisons : « Je crois encore au talent d'Henri Calef. Malheureusement, il se laisse très facilement influencer par les femmes. Alors, pour peu que ces femmes ne m'aiment guère... » « Je sais aussi reconnaître mes torts », m'a dit Viviane. Et elle a évocé les malheureux souvenirs d'*Une femme dans la nuit*, où elle se fâcha avec ses scénaristes, Pierre Laroche et Jacques Prevert. « Je le regrette aujourd'hui », a-t-elle conclu.

On lui reproche de tourner parfois des nœuds. « Mais, dit-elle, lorsqu'une vedette signe un contrat, le scénario n'est pas encore écrit. Le producteur le fait écrire lorsqu'il est sûr d'avoir « sa » vedette... Le film est tourné. S'il est bon, on dira : « M. Untel a enfin su diriger Viviane ». S'il est mauvais, dans la plupart des cas, on passera sous silence M. Untel et on me reprochera une fois de plus d'avoir tourné un nœud... » Je suis entièrement d'accord avec Viviane. Et je connais un certain nombre de petits scénaristes et de petits metteurs en scène qui, chaque année, signent plusieurs nœuds, et continuent, de saison en saison, à ronger le cinéma français, sans que personne ne les traîne dans la boue... L'aut-il les citer ?

J'E traverse une période fort curieuse de ma vie », m'a dit encore Viviane Romance. « J'hésite dans tout ce que je fais. Mais je suis malgré tout décidée à prendre une semi-retraite. »

C'est pourquoi elle a refusé d'être la partenaire d'Orson Welles dans *Cagliostro* (on lui avait proposé le rôle d'une gitane ; ce rôle a été repris par Valentina Cortese). C'est pourquoi aussi elle a repoussé l'offre de George Raft qui lui proposait de tourner *Serment solennel* au Maroc.

« Je suis véritablement à un tournant de ma carrière. Pourquoi d'ailleurs ne fêterais-je pas le théâtre ?... Je vous avouerai qu'il n'y a qu'une chose qui me passionne vraiment : faire un film moi-même. Etre à la fois mon producteur et mon metteur en scène. C'est un projet qui va bientôt devenir réalité. J'ai plusieurs sujets. Mais je n'en suis pas satisfait et je cherche autre chose. Si le fallait, pour les besoins du scénario, je n'y interpréterais qu'un rôle de second plan... Ce serait pour moi une expérience que je ne veux pas laisser passer. Et là alors je serais la seule responsable. » A-t-elle tort ? A-t-elle raison de se lancer dans une semblable aventure ? Elle a, en tout cas, raison de tenter l'expérience.

En tant qu'interprète, Viviane n'a aucun projet : « J'attends et j'hésite. Je devais tourner *La Fille et le Panin*. Mais le producteur ne fut pas en mesure de

VIVIANE ROMANCE, telle qu'elle apparaîtra dans le dernier film qu'elle a tourné : « Le Carréroux des Passions », commencé en Italie par Henri Calef.
(Photo LIDO.)



(Photo Sam LEVIN.)

CECILE AUBRY “MANON” 1948 ira mourir en Palestine

TRENTE jours durant, la caméra de G.H. Clouzot a enregistré, en une série de bouts d'essai, les scènes d'amour que jouent Cécile Aubry et Dany Robin avec Michel Auclair. Et, à l'issue de ce match serré, Cécile Aubry a été choisie pour incarner Manon.

La nouvelle découverte de Clouzot a dix-neuf ans, un nez minuscule, de longs cheveux blonds frisés et une indiscutable photogénie ; sur ses frêles épaves va reposer le poids écrasant de la quasi-totalité du film. La future vedette arrive, balançée sur de très hauts talons (« J'ai tellement peur d'être trop petite... ») et toute souriante, en songeant à sa merveilleuse aventure, me raconte ses débuts :

— Avant de penser à l'art dramatique, me dit-elle, j'ai d'abord passé mon bâton. Et après, j'ai fait de la danse. Je suis entrée chez René Simon au début de l'été dernier, mais je me croyais destinée aux rôles d'ingénues ; quand Clouzot est venu au cours, j'ai donné une scène de Rosine dans *Le Mariage de Figaro*. Après quoi, c'a été le conte de fées : le metteur en scène m'a con-

voquée, j'ai tourné des bouts d'essai... et voilà !

— Et que pensez-vous de votre metteur en scène ?

— Je vais vous dire : au cours, on m'avait dit que c'était un ogre (cécile), mais moi, je le trouve merveilleux professeur ! Surtout qu'il a l'art de faire avec moi, parce qu'il est en train de me transformer complètement : je vous ai dit que je m'orientais vers les « Oadines », tandis que Manon est d'une perversité ! En ce moment, je travaille la scène de ma mort : à la fin, je meurs dans un désert, en Palestine.

Manon refuse de me raconter en détail quelles seront les aventures de son personnage. Je suis seulement que cette adaptation très « modernisée » comporte d'innommables péripéties : du marché noir de cigarettes, des collaborateurs et des F.F.I., sans compter le trafic d'or à la frontière franco-égyptienne.

— Somme toute, ai-je cru pouvoir conclure après cette liste, ce sera une Manon très originale.

— Pas du tout ; c'est exactement l'histoire de l'abbé Prévost ; j'ai lu *Manon Lescaut* à

quinze ans, je m'en souviens bien, et les personnages sont les mêmes : Des Grioux est lâche et révolté ; moi, je suis coquette, ronronnée et versaillée... Je ne peux pas en dire plus !

Mais voici l'assistant de Clouzot qui vient chercher Cécile Aubry pour aller choisir ses futures toilettes chez un grand couturier. Et Clouzot est pressé ; il part demain pour l'Afrique du Nord repérer les extérieurs où sera tournée la mort romantique de l'étoile.

Manon s'agit dans des préparatifs interminables, pendant que l'assistant s'impatiente et explique à sa mère quelques principes sacrés du genre : « L'heure, c'est l'heure » ou « Le studio, c'est la caserne ». Mais la jeune vedette ne s'émeut pas pour autant ; elle sort en ajoutant, dans une piroquette :

— On commence à tourner le 1er avril, mais ce n'est pas une farce ! La porte claque.

— Vous ne trouvez pas qu'elle est trop « hébétée » pour faire du cinéma ?

C'est ce que m'a demandé sa mère avec une pointe d'insisté dans la voix.

Monique SENEZ.

Pensées en flashes

par CARLO RIM

La grande trouvaille du cinéma : le décor mobile qui déplace le spectateur. Tout le reste est littérature.

Giraudoux devant à l'écran laissa son éloquence au vestiaire. Il faut voir quelque humilité là-dessous. Mais un bon auteur, même muet, conserve son style propre et ce Giraudoux laconique ne déçoit ni les amateurs de cinéma ni les admirateurs de Giraudoux.

« La beauté est dans l'œil qui regarde ». (Proverbe arabe.)

Un bon dialogue ne se parle pas de mots.

Un journaliste demandait à un célèbre metteur en scène :

— Êtes-vous pour le couple réalisateur-auteur ? — Je n'épouse pas mes bonnes I.

Sur l'écran, l'héroïsme est ridicule comme un poétique mal collé.

Le gros plan est une loupe qui repousse les mauvais acteurs.

On appelle « rencontre » une contrefaçon forte. Mais c'est aussi le nom qu'on donne aux plagiats pré-médités.

Un film : *La Peste*. Tout le monde est mort. Un seul survivant dans la ville déserte : la caméra. Elle erre par les rues, pousse les portes, entre dans les maisons, monte les escaliers, enjambe les cadavres. Seules parlent les horloges — et les mouches.

Des mots sous des images. Nos premiers dialogues : Cavani et Forain.

L'avant-garde meurt — ou elle se rend.

— J'aime les films qui font penser.

— A quoi ?

TACCHELLA.

6

7

Franz Schubert rencontre la "Belle Meunière"

MARCEL PAGNOL, qui vient d'être nommé consul du Portugal à Monaco (...) a terminé avant son départ pour Lisbonne les prises de vues de La Belle Meunière, dont Max de Rieux signera la mise en scène. L'histoire de ce film est presque une histoire marseillaise, puisque c'est à Schubert et à Tino Rossi, associés dans l'esprit, de Pagnol, que La Belle Meunière doit d'être née. Et aussi à ce gout particulier de l'auteur de Marius pour les moulins ! Il en possède un dans la Sarthe, un autre dans le Midi. Pagnol qui avait utilisé pour Angele sa ferme des Camouins, près d'Aubagne, désirait vivement « faire jouer » dans un film son moulin de la Colle-sur-Loup. C'est donc afin d'employer ce moulin, Tino Rossi et ses lieders de Schubert qu'il adora que Marcel Pagnol a été amené à écrire le scénario de La Belle Meunière qui retrace un épisode supposé de la vie du grand compositeur viennois. C'est Tony Auvin qui a dirigé toutes les études musicales de l'ouvrage, et l'on sait que Pagnol a fait chanter à Tino Rossi cinq parties du même lied et que, grâce au mélange sonore, nous entendons cinq fois en même temps, la voix de Tino.

C'est également pour ce film que Pagnol a fait ses débuts de librettiste ! Il a écrit pour les lieder que l'on entendra à l'écran de courts poèmes sur la musique de Schubert et il avoue lui-même que cette gymnastique littéraire, à laquelle il ne s'était jamais encore livré, fut pour lui le plus difficile exercice qu'il ait connu. Avec cette légère tendance à l'exagération qu'ont parfois les Marseillais... Il déclare même qu'il préférerait réécrire Marius. Fanny et César, plutôt que de mettre des couplets sur de nouvelles chansons !

On retrouvera dans les personnages de La Belle Meunière un goût de terroir provençal, un certain courroux avec Giono et le Pagnol terrien et rhodanien de certains de ses films. Ces Autrichiens parlent parfois le langage de ceux de Beaumugne ou de ceux du Vieux-Port...

Se réjant, très librement, à une prétendue aventure paysanne qui aurait inspiré à Schubert plusieurs de ses lieder, Marcel Pagnol imagina l'histoire suivante :

L'idylle éphémère d'un musicien et d'une paysanne

Les forêts, les prairies, les sources remplacent désormais, pour lui, le Prater et ses brasseries. Aux « schubertiades », ces fêtes intimes de la musique et des beuveries, se sont substituées les promenades au clair de lune et les nuits à la belle étoile... Un ruisseau est son ami. Il remonte son cours, pieds nus sur les pierres lavées par le courant, et trouve, au détour d'un boqueteau, un moulin dont Maître Guillaume est le



FRANZ SCHUBERT (TINO ROSSI) VIENT DE FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA BELLE MEUNIÈRE (JACQUELINE BOUVIER).

propriétaire. Celui-ci accueille Franz avec affabilité et lui offre la table et le gîte contre de menus travaux de menuiserie. Franz refuse et poursuit sa route. Mais, à quelques pas de là, il aperçoit, prenant son bain dans la rivière, une ravissante jeune fille... « C'est Brigitte, lui dit un berger, la fille de Maître Guillaume... » Se ravisant, Schubert vient dire à l'hospitalier meunier qu'il a réfléchi et que, décidément, il veut goûter aux joies de moudre la farine !

A ces plaisirs s'ajoutent bientôt pour Franz ceux qu'il éprouve à faire en compagnie de Brigitte de longues promenades au clair de lune. Pour la belle meunière il compose des lieder et joue un soli pour elle, sur sa guitare (n'oublions pas que c'est Tino Rossi qui incarne Schubert), cette fameuse Sérénade qui chante depuis cent trente ans dans le cœur de tous les amoureux !

Le fringant baron présente Brigitte à la douairière sa mère et la grise de faire entrer la belle meunière parmi ses dames d'honneur. La noble dame qui savait ce que cela voulait dire acquiesce, trouvant pourtant que ses dames d'honneur changent un peu trop souvent...

Les jours passent. Vienne et ses fumées sont loin ! Schubert est en train de devenir un meunier accompli et un soupirant empressé. Il va chaque jour au bord du ruisseau, « à la pêche à la musique... ».

Ruisseau, ruisseau de mes amours
Pourquoi ne parles-tu pas ?

Montrant à Brigitte l'eau claire qui coule sur les cailloux, Franz dit à la jolie meunière :

— C'est votre amie ?

— C'est mon miroir, répond Brigitte.

Cependant Maître Guillaume commence à trouver que « ces enfants » se cachent un peu trop de lui. Il ne peut plus pénétrer dans une pièce sans tousser fortement avant d'ouvrir la porte. Il n'ose plus, le soir, aller embrasser sa fille de peur de ne pas la trouver dans son lit... Tout cela ne peut pas durer. Et le bon meunier décide de brusquer les fiancailles.

Les promesses sont échangées : Brigitte trouve bien agréable de devenir l'épouse d'un maître de chapelle et d'aller habiter Vienne, tandis que Maître Guillaume se voit déjà chez « ses enfants » et allant au Prater voir passer

La famille Tino Rossi au grand complet dans LA BELLE MEUNIÈRE

La jeune épouse de Tino Rossi, Lilia Votti, qui attend aujourd'hui un enfant, joue le rôle épisodique de la favorite, maîtresse délaissée par Christian (Raphaël Patomai). Pierrette, la fille de Tino, qui a près de vingt ans, fait une apparition dans le rôle de la Chambrière.

Franz revient au moulin où le rejoindront Maître Guillaume. « J'ai tâché de la ramener, dit-il à Schubert. Elle m'a répondu par le sourire de sa mère. Il m'a semblé que j'étais cocu pour la seconde fois... »

Ensemble Franz et le meunier vident la dernière coupe de l'amitié. Déjà Schubert entend chanter ses amis sur la route de sa destinée : Brigitte et le moulin ne sont plus qu'un souvenir. Il s'en alla comme il était venu, par le chemin de l'eau et passant avec elle, en chantant sa dernière sérénade :

Adieu, serments,
Adieu, beaux jours
Et toi séjour béní
Moulin charmant
Des mes amours,
Tout est fini !
Roger REGENT.



FRANZ SCHUBERT - TINO ROSSI REVÉ SUR LA PASSERELLE QUI CONDUIT AU MOULIN.

UN EXTRAIT INÉDIT DU SCÉNARIO DE

MARCEL PAGNOL

de l'Académie française

FRANZ. — Oui. C'est vous qui jouez de la guitare ?

BRIGITTE. — Non. C'était ma mère. Vous êtes musicien ?

FRANZ. — Un peu.

BRIGITTE. — Moi, j'aime beaucoup la musique.

FRANZ. — Moi aussi.

BRIGITTE. — Au village, il y a un bosquet qui joue de l'harmonica. Il joue bien. Mais naturellement, il ne peut pas chanter en même temps.

FRANZ. — Ça serait un joli tour de force... Vous allez souvent au village ?

BRIGITTE. — Non, parce que tout le monde vient au moulin... Quand le boulanger vient chercher sa farine, il nous apporte notre pain. Les paysans paient souvent la mouture avec des légumes, du lait, des volailles... Et puis, il y a les porteurs qui s'arrêtent en passant... Alors, je n'y vais que le dimanche, pour la messe, quand mon père peut m'accompagner, parce qu'il ne veut pas que j'y aille seule...

FRANZ. — Pourtant, vous n'êtes pas une enfant...

BRIGITTE. — C'est pour-être pour ça.

FRANZ. — Vous avez sans doute vos petites amies au village ?

BRIGITTE. — Je n'aime pas beaucoup les filles. Je ne sais pas leur dire... Mais il y a les garçons, ceux qui étaient à l'école avec moi. Ils sont très gentils... Ils me donnent des rubans, des fleurs, des noisettes sucrées... Et même des bijoux...

FRANZ. — Vous avez en avez beaucoup ?

BRIGITTE. — Oh oui ! Mais ce sont des bagatelles : on les achète à la foire. Sauf ma croix, qui est en or, tout le reste ne vaut pas un ducat.

FRANZ. — Ce bracelet aussi est très joli...

BRIGITTE. — Ce sont des pierres de la montagne. C'est Hans Grutti qui me l'a payé à la foire de Saint-Vincent.

FRANZ. — C'est votre fiancé ?

BRIGITTE. — Oh non ! Je n'ai pas de fiancé. Si j'en avais un, les autres ne me donneraient plus rien. Et puis, je n'en connais pas un qui me plaise plus que les autres... Il y a le fils du forgeron, le fils du boulanger, le fils du charbon... Les autres, ce sont des paysans. Je n'aime pas être une paysanne.

FRANZ. — Mais alors, qui vous plaît ?

BRIGITTE. — Si je le savais, ce serait fini... Et puis, pour le moment, je suis très heureuse, et ça m'amuse d'avoir beaucoup d'amoureux. Mais ça ne plait pas à mon père... Les jeunes filles des villes, comment vivent-elles ?

FRANZ. — Elles s'habillent aussi bien que possible, elles se font de longues tresses, et elles attendent.

BRIGITTE. — Alors, le métier des filles, c'est d'attendre ?

FRANZ. — Bien sûr. Et le métier des hommes, c'est de trouver celle qui les attend... Qu'est-ce que vous faites, ici, toute la journée ?

BRIGITTE. — Je tiens le ménage. Ma mère est morte quand j'étais petite. Je ne l'ai même pas connue. Et puis, j'arrose mes fleurs. Et puis, je joue avec le ruisseau.

FRANZ. — C'est votre ami ?

BRIGITTE. — C'est mon miroir. Pas toujours, bien sûr... En hiver, il est jaune, il roule des pierres. Il y a deux ans, nous sommes allés chercher la roue au milieu d'un pré... Mais à partir du premier jour d'été, il est aussi clair que les yeux d'un chien, et il fait des feuilles et des fleurs.

FRANZ. — Je l'ai suivi pendant deux jours. C'est lui qui m'a conduit ici... Pour le remercier, je veux lui faire une chanson.

BRIGITTE. — Vous la chanterez pour moi ?

FRANZ. — Oui.

BRIGITTE. — Quand ?

FRANZ. — Quand elle sera faite. Peut-être ce soir.

(Entre le meunier.)



LE MEUNIER, UN PERSONNAGE TYPIQUEMENT PAGNOL, JOUE PAR RAOUL MARCO.

De Frédéric Lemaître (1848) à Jean Marais

La naissance de "Ruy Blas"



FREDERICK LEMAÎTRE, le grand acteur qui créa « Ruy Blas » en 1838, ressemble peu à Pierre Brasseur qui l'incarna dans « Les Enfants du Paradis ».

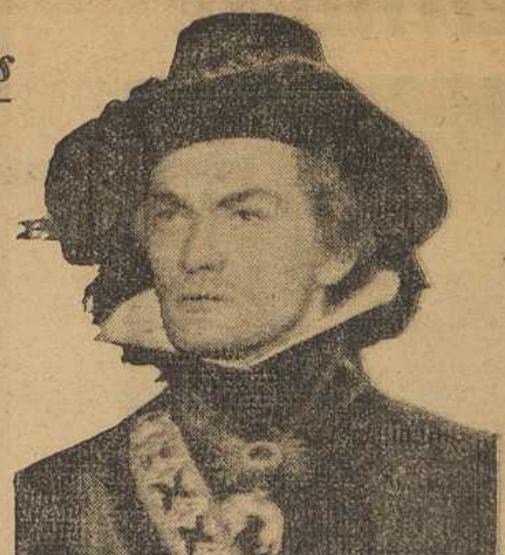
Dès tous les drames de Victor Hugo, Ruy Blas en est le plus scénique, le plus vivant et le plus humain, écrivait Émile Zola en 1872, sortant de la Comédie-Française. Ce que le spectateur d'aujourd'hui pense du jeu de Jean Cocteau, le visage de Jean Marais à peine disparu, est probablement très différent, mais il le garde pour lui. Et pourtant,

1830 : Mme d'Aulnoye, aimable bonne dame à bontés enrouillées, entre ses contes pour enfant, « L'Oiseau Bleu » et « Belle-Belle », écrit ses mémoires sur la cour d'Espagne. Tantôt elle s'apitoie sur la malheureuse première femme de Charles II, Louise d'Orléans, soumise à une cameriera majorne intraitable, possédant à l'extrême l'art de torturer le cou aux perroquets trop chéris, tantôt elle s'extasie sur ce Fernando de Valenzuela, ancien page de petite noblesse qui, grâce à la protection de la reine, Marie-Anne d'Autriche, fut nommé marquis, grand d'Espagne, ministre, avant d'être renversé par une cabale à la majorité de Charles II.

1838 : Hugo ne lit pas plus loin... Dans l'histoire qu'il imagine, Louise d'Orléans se confond avec Marie-Anne d'Autriche et devient la deuxième femme de Charles II.

Fernande s'appellera Ruy Blas et connaîtra une Espagne encore plus cruelle que la sienne. À la veille de la première, huit ans après « Hernani » et son échafaudou célèbre d'où le romantisme était sorti triomphant, il écrit dans sa préface : « Le sujet philosophique de « Ruy Blas », c'est le peuple aspirant aux régions élevées ; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme ; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. La joue ne vit dans Ruy Blas que ce dernier sujet, le sujet dramatique, le laquais, et elle a raison. » Il continuait ainsi à jeter par-dessus les monts les bermuts morose des règles et des conventions classiques. Vive la liberté, scandala la jeunesse d'Aloys, fût-elle de Vigny, Musset ou Delacroix. Et Gautier arborait un gilet rouge. Et Lamartine s'évanouissait dans des clairs de lune translucides auxquels M. Jourdain n'était certainement rien compris. Vive la liberté de rire d'un œil et de pleurer de l'autre, de décharger la trop lourde responsabilité humaine sur le destin et de pouvoir crier son désespoir. Vive la liberté d'aimer qui Fon veut comme on veut, en dehors de toutes règles, fût-on laquais et « ver de ferre amoureux d'une étoile ». Liberté, liberté d'avoir sur le dos et les marques de la servitude et dans le cœur les prémeditations du génie... »

Toutes ces revendications littéraires — mélange des genres, couleur locale, passions aveugles... — le mouvement romantique depuis « Hernani » les avait imposées à coups de drames sanglants et effroyables où l'inceste voisinait avec le paricide et la trahison avec les spectres et la torture. On courrait avec allégresse au mélodrame, et à l'apogée du romantisme, l'Antony d'Alexandre Dumas s'écriait devant le cadavre de sa maîtresse poignardée : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. »



JEAN MARAIS, grâce aux truquages du cinéma, put interpréter le double rôle de Ruy Blas et de don César de Bozon.

Sième représentation, un sifflet s'éleva à la fin du troisième acte, quand Salluste, revenu à Madrid ordonna au premier ministre Ruy Blas de ramasser son mouchoir. Lemaître, s'avancant alors sur le devant de la scène, lança à l'inconscient : « Osons être grands et frapper. Otions l'ombre de l'intrigue et le masque... au frisson... » Le siffleur était un claqueur de « L'Eau Merveilleuse » qui essayait de couter le drame de Hugo. Il fallut l'Empereur pour y réussir et dix-huit ans d'exil à Hugo. « Ruy Blas » ne devait être repris qu'en 1872, cette fois à la Comédie-Française, avec Sarah-Bernhardt dans le rôle de la reine et Monet-Sully. Ce fut un triomphe.

Aujourd'hui, il semble impossible d'angoriser un tel succès. Hugo avec son enfance vertale, ses tirades, ses symboles primaires, n'est plus au goût du jour. De cette pièce écrite en deux mois — jamais pièce ne m'a



SARAH BERNHARDT triompha dans le rôle de la Reine d'Espagne aux côtés de Monet-Sully quand la Comédie-Française reprit « Ruy Blas », en 1872.

pris autant de temps — la plus fidèle adaptation cinématographique serait à la mesure ou l'heure à la démesure du gigantesque hugolien. Cocteau a préféré déposer le drame de toute entrave et lui conférer une pureté formelle. Mais le produit est bâtarde et nous glace. Sa prose, sonnante mais breve, déconcerte Forelle qui attend les vers majestueux, enveloppants et redondants que lui suggère le ton du récit, certes assourdi, mais pas complètement éteint. Le sujet lui-même subsiste plus qu'il n'état de squelette : Ruy Blas n'a plus rien d'un laquais : c'est un jeune aventurier, mi-poète, mi-éducatif, pour qui l'habit de gentilhomme semble être taillé sur mesure. Les dius d'amour se passent dans la coiffure et le trag-comique chez Hugo, tragique avec modération, n'est plus du tout comique. Dans cette suite d'images somptueuses, on cherche vainement l'ingénuité souriante du père Hugo, sa grosse voix, parfois si caressante, son délice persuasif et ses éclats qui soulevaient le parterre.

Sylviane JALLAUD.

VOULEZ-VOUS DÉCOUVRIR
les mille secrets du cinéma ?

- ◆ assister aux prises de vues d'un film ?
- ◆ connaitre tous les aspects d'un studio ?
- ◆ approcher des réalisateurs et des VEDETTES de premier plan ?



L'immenso succès des séances organisées par « LEGRAN FRANÇAIS » et « TRAVAIL ET CULTURE » nous incite à développer, encore notre effort et, désormais, pour tous les passionnés du cinéma. « Au pot partout en France - NOUS REVELERONS

COMMENT ON FAIT UN FILM

avec la participation des
REALISATEURS LES PLUS CELEBRES
et des
VEDETTES LES PLUS POPULAIRES
DU CINEMA FRANÇAIS



Dans notre prochain numéro, nous publierons tous les détails et le calendrier de ces manifestations

“LES BAS-FONDS”: DE GORKI A GORKI
...en passant par Jean RENOIR

S'IL est difficile d'expliquer — et même d'excuser — Jean Renoir dans son film « made in U.S.A. » : l'artificielle image de la France que nous a donnée *Vivre Libres*, c'est de propos délibéré qu'en 1936, il francisa, et même « parisianisa », la célèbre pièce de Gorki : *Les Bas-Fonds*, pour la porter à l'écran.

Son dessin n'était pas de recréer l'atmosphère russe, mais d'étudier des comportements humains. Et il n'avait vu aucun inconvénient à ce que l'on parlât de roublards dans un décor de banlieue parisienne, et à ce que Jean Gabin s'appelât Pepé et Suzy Prim, Yassilissa, Que lui importaient ces détails de nationalités ! Le fond de son film — et son amère philosophie — étaient à ses yeux suffisants.

Il avait cependant compris sans le génie de Gorki. Sans la fatalité slave. Sans l'intime liaison des personnages avec la terre russe. Sans l'authenticité des héros du grand écrivain.

Et malgré le brio de Jouvet, la désinvolture de Gabin, la Trénèse de Suzy Prim, le mystère de Jany Holt, la duplicité de June Astor, la truculence de Sokoloff, et le talent de Jean Renoir lui-même, le film resta incomplet, boiteux et déraciné. On lui avait enlevé son âme.

Voilà que, douze ans après, au Théâtre Pigalle, Gorki retrouve ses personnages. Ceux dont il disait, tandis qu'il écrivait la pièce : « Ils sont là, autour de moi. Ils parlent tous. Mais je n'arrive pas à les mettre à leur place. » Peu après, pourtant, il les avait domptés. Et le grand Stanislavsky, qui dirigeait à ce moment-là (1902), le Théâtre d'Art de Moscou, les animait tels que le Maître les avait vus, cotoyés, décrits.

Gregory Chmara, qui fut l'un des collaborateurs de Stanislavsky, les ressuscite aujourd'hui à Paris. En respectant pleinement la mise en scène originelle. C'est donc bien, cette fois, *Les Bas-Fonds* de Gorki que nous voyons. Une pièce russe, aux prolongements profondément humains, mais marquée du sceau de ses créateurs.

Le rôle de nuit, dont Renoir avait dû prendre le mo-



MAXIME GORKI est respecté dans la pièce que Gregory Chmara vient de ressusciter aujourd'hui au théâtre Pigalle. (Photo LIPNITZKI)



APRÈS LA PEINE (CAPITALE), LA GRANDE JOIE... Renée Faure vient de faire sa rentrée au théâtre en créant triomphalement, à la Comédie-Française (Salle Luxembourg), La Peine capitale de Claude-André Puget. La voici, à l'issue de la représentation, tombant dans les bras de son mari, le réalisateur Christian Jacque. (Photo A.G.I.P.)

PIÈCES
DÉTACHÉES

QUELLES sont les meilleures pièces de la saison ? DENIS MARION dans LA BAIE AILLE, en compagnie de Jean Anouilh : « L'Invitation au Château », d'Armand Salacrou ; « Le Maître de Santiago », d'Henry de Montherlant ; « Le Matériel humain », de Paul Raynal.

Pour cette dernière pièce, que présente le Théâtre de la Renaissance, Denis Marion ne cache pas son enthousiasme :

« Un personnage féminin, pas une histoire d'amour, pas une concession à la sentimentalité. Quand on songe comment n'importe quel autre écrivain, traitant un sujet pareil, aurait écrit, soit dans le chauvinisme, soit dans le pacifisme, on sent mieux le mérite exceptionnel que Paul Raynal a eu à faire triompher d'un bout à l'autre de l'œuvre. Il n'a pas de plus bel éloge à adresser au Matériel humain. Du moins, je n'en connais pas. »

Parce qu'elle appelle les commentaires les plus abondants et les plus élogieux, cette œuvre suscite aussi les critiques, dans la mesure où elle les mérite. POL GAILLARD, dans LES LETTRES FRANÇAISES, pense que :

« C'est au troisième acte que les choses se gâtent. Il y a un conflit, un conflit du devoir qui se voudrait cor尼en, mais qui est faux, absurde... »

RENE BARJAVEL (CARREFOUR) regrette que ce cas soit dépassé, précisément, ancien et précis :

« Ce qui est tout petit, ce qui est minuscule, et qui ramène toute la pièce à sa mesure, c'est le dénouement heureux, le « happy end » digne d'un film B d'Hollywood. »

La place est trop courte de fil tricoté, selon l'avis de THIERRY-MAULNIER (SPECTATEUR) :

« Le bon Paul Raynal, c'est un peu du Corneille, quand Corneille devient un peu trop comédien. »

Tout Français a dans son cœur, à côté du cocheton, un Cyrano qui sommeille. L'ovation extraordinaire et chahutueuse qui a secoué longuement le public, lors de la présentation du Matériel humain, nous montre ce Cyrano rebelle et content.

Tout le monde juge parfaite la mise en scène de Jean Darcante et réunit l'interprétation (Pierre Assou, Henri Crémieux, Abel Jacquin) sous les applaudissements. Sans commentaire.

Les spectacles de la Comédie-Française passionnent surtout parce qu'ils coïncident avec des débuts ou des débuts d'acteurs ou d'actrices. JACQUES BOITEL (COMBAT) est très inspiré par Annie Ducaux interprétant « Andromaque » :

« Calme, et comme apaisée, puis amère, et cruelle plus encore envers soi-même qu'envers les destins qui l'accaborent. Mme Ducaux, tout au long de la tragédie, observe avec un sens très intime, très profond, du tragique racinien, les lois de cette montée qui, comme une vague porte l'héroïne aux sommets où on la retrouve femme. Je dois dire que je n'avais jamais trouvé Mme Ducaux si belle et si tragique. »

EDMOND SEE (OPERA) estime que si la « Bettina » de Musset a obtenu un vif succès, c'est à l'interprétation de Jeanne Boitel qu'elle le doit :

« Son charme, sa distinction, sa vibrante, frémisante sensibilité, si délicatement (parfois si apremment) féminine, ont conquis la salle, presque en dehors de la pièce elle-même, dont le développement nous demeure si prodigieusement indifférent. Et tout ce romantisme désuet s'est mué, grâce à Jeanne Boitel, en de la vie, de la poésie, de l'autentique douleur humaine, mal de la façon dont elle le sentait et l'exprimait, à l'aide de ses seules ressources personnelles. »

Jeanne Piat qui débute dans le rôle de Claude-André Puget au Théâtre-Français (Salle Luxembourg).

RENEE SAINT-CYR joue « Romance » au Théâtre-Saint-Cyri, et démontre à la perfection la partie en général, et ROBERT KEMP (LE MONDE) en particulier :

« Grand, large, les yeux clairs et malfaisants, une voix un peu perchée de trial, le parler volontaire et net, il a toutes les qualités que réglaient les « valets ». Le trag ne va point diminuer. L'autorité lui est naturelle et le public ne laisse mener. »

Une transfusion du sang qui n'était pas inutile... Roger-Marc THEROND.

L'arc à deux cordes

D'EUX années d'absence n'ont pas fait oublier TINO ROSSI dans le cœur du public parisien. Bien au contraire. Et sa rentrée à l'A.B.C. est quasi-triumphale. Il présente douze à quinze chansons, quelques-unes des plus grands succès : « Angeline », « Adolfo », « Papa mia », « Petit pain », « Chanson aux marguerites », « Tang » d'un soldat, « Marin », plusieurs chansons nouvelles, le resto aux étoiles, « Heureux le cavalier », « Midinettes », « Y'a d'amour », enfin, « Loin de toi », sur une valse de Brahms, et deux airs de Schubert : « Ave Maria » et l'« Aubade » (extraits du film « La Belle Meunière ») dont Marcel Pagnol a écrit les paroles. Du parterre au paradis, c'est une salle frémissante qui acclame Tino Rossi... Son succès ne se démonte pas depuis bientôt plus de quinze ans. Il chante toujours, comme à ses débuts, des romances tendres et nostalgiques. Certes, il a abandonné, voici déjà quelques années, son pittoresque costume corsé, qui le condamnait à un certain répertoire. Mais il est et il restera encore longtemps le prince des chanteurs de charme.

JEAN PIAT (le dernier Rouletabille) a fait ses débuts au Théâtre-Français dans Figaro du « Barbier de Séville » (Salle Richelieu).

RENEE SAINT-CYR joue « Romance » au Théâtre-Saint-Cyri, et démontre à la perfection la partie en général, et ROBERT KEMP (LE MONDE) en particulier :

« Grand, large, les yeux clairs et malfaisants, une voix un peu perchée de trial, le parler volontaire et net, il a toutes les qualités que réglaient les « valets ». Le trag ne va point diminuer. L'autorité lui est naturelle et le public ne laisse mener. »

GÉRARD PHILIPPE et CLAUDE GENIAU jouent « K. M. Labrador », au Théâtre de la Michodière. Sylviane JALLAUD.

DECOUVERTE DU CINEMA

Le Carnet des Club-Trotters

* UNE LETTRE, UNE CIRCULAIRE

ce matin dans le courrier de P. F., et le voici émis : car il est bien vrai, comme on le lui répète sur tous les tons à l'E. F., qu'il a pour les C. C. un cœur de père. Et ces deux jeunesses émanent de René P. (1) et tendent à faire des études, et en état de débourser, MAIS c'est nous qui soulignons

la demande de nous faire savoir par retour du courrier, poursuit-il dans sa circulaire à ses collègues animateurs de clubs, si vous êtes désireux, et en état de débourser, MAIS c'est nous qui soulignons

LES CINÉS-CLUBS à travers la France

MERCREDI 10 MARS

Arcachon (Majestic) : Sous les toits de Paris. — Aix-en-Provence (Casino) : Vampyr, de Dreyer. Le Vampire (Moulin Rouge). — Châlons-sur-Marne (Vox) : Hotel du Nord. — Châteaudun : Entrée des Artistes. — Arles (Palace) : Un jour aux courses. — Annecy (Rex) : Gala Charlot.

JEUDI 11 MARS

Rouen (Beauvoisine) : Angèle. — Montreuil : Festival René Clair.

SAMEDI 13 MARS

Carcassonne (Trion) : La Chevalière fantastique. — Annecy : Le Chemin de la vie. — DIMANCHE 14 MARS

Amiens (Picardie) : Symphonie des Brigands. Romance, Mouy (Modern) : Les Filles Jumelles. — LUNDI 15 MARS

Evian (Théâtre) : My man Godfrey. — Brive-la-Gaillarde (Opéra-Vieux) : Une Nuit à l'Opéra. — Vésoul (Ex) : La Châtelaine. — Pontarlier (Olympia) : La Passion de Jeanne d'Arc. — Privas : Vampyr. Le Vampire. — Orange (A.R.C.) : A nous la liberté. — Les toits de Paris. — Nevers (Régina) : Enfance de Gorki. — Angers : Enfance de Gorki. — Aix-les-Bains : Gaia Charlot. — Dreux (Eden) : Un Chapeau de paille d'Italie.

* ET LES FRASIS que représente cette campagne régionale ? Nous ne savons si René Pion est fort en maths, mais s'il n'est pas, il prouve que le sens des réalités vient aux garçons quand ils sont en contact avec elles : tout est calculé au plus juste. « Je vous

LES CINEJMISTES donnent leur troisième séance le JEUDI 11 MARS à 20 h. 45, au Palais de la Mutualité. Au programme : « ELDORADO », de Marcel L'Herbier, et des fragments de « Métropolis » et de « Boudu, sauve des eaux ».

MARDI 16 MARS

La Voute-sur-Rhône : Entrée des artistes. — Chambéry (Cinéma Education) : Cinéma et Société. — Bourges (J. de Berry) : Zéro de conduite. — Beauvais : Au Coeur de la nuit. — Lille (Fax) : Testament du Docteur Mabuse. — Montpellier (Royal) : Un jour aux courses. — Péronne (Picardy) : La Règle du jeu. — Lons-le-Saunier (Palace) : Kermisséna héroïque.

cette phrase, qui se passe, comme on dit, de commentaires, une somme variant approximativement de 260 francs (par 500 exem-

plaires de la circulaire) à 500 francs et plus (pour 1.000 exemplaires et plus)... Et au contraire que les personnes recommandées nous disent de répéter ici les derniers mots de cette note : « Et vive le cinéma français ! »

* SI LE NEZ DE CLEOPATRE... On émit toute une suggestion à propos de cet appendice nasal, que nous ne savons pas pourquoi à notre tour nous n'utilissons

ETUDIANTS D'ORLEANS

On nous informe de la formation, à Orléans d'un

COMITE UNIVERSITAIRE DE DEFENSE DU CINEMA FRANCAIS

L'Écran français souhaite vivement que ce Comité groupe l'ensemble de la jeunesse étudiante d'Orléans.

Renseignez-vous auprès de Daniel Renard, 16 bis, rue de la Moulière, Orléans.

POUR LA CAMPAIGNE

Carcassonne (Trion) : La Chevalière fantastique. — Annecy : Le Chemin de la vie. — DIMANCHE 14 MARS

Amiens (Picardie) : Symphonie des Brigands. Romance, Mouy (Modern) : Les Filles Jumelles. — LUNDI 15 MARS

Evian (Théâtre) : My man Godfrey. — Brive-la-Gaillarde (Opéra-Vieux) : Une Nuit à l'Opéra. — Vésoul (Ex) : La Châtelaine. — Pontarlier (Olympia) : La Passion de Jeanne d'Arc. — Privas : Vampyr. Le Vampire. — Orange (A.R.C.) : A nous la liberté. — Les toits de Paris. — Nevers (Régina) : Enfance de Gorki. — Angers : Enfance de Gorki. — Aix-les-Bains : Gaia Charlot. — Dreux (Eden) : Un Chapeau de paille d'Italie.

* L'ÉCRAN FRANÇAIS qui pourraient être cités à propos de l'une des victimes de la Dame d'Onze heures : enfin, les simples effets de *punctuation*, d'enchaînement d'images qui ne contribuent pas à lancer le rythme du récit.

Evidemment, le rechercheur

à la fin d'un film, alors qu'il est dans une histoire relativement banale, a été construite une œuvre cent pour cent cinématographique, tournée à tour émouvante et amusante, toujours attachante et originale.

Les efforts de Jean Devaivre et de son équipe semblent

LE MINOTAURE vous conseille...



Ne manquez pas...

Le Diable au corps (Un très beau roman d'amour. Fr.). — Monsieur Verdoux (Charlie Chaplin, Am.). — Paris 1900 (Le document d'une époque. Fr.). — Les plus belles années de notre vie (Le drame des débâlisés américains. Am.). — Les Reisins de la colère (Une grande fresque sociale. Am.).

Allez voir...

Antoine et Antoinette (Le petit peuple de Paris. Fr.). — Bataillon du ciel (L'épopée des parachutistes. Fr.). — Boomerang (Le dilemme d'un magistrat honnête. Am.). — Café du cadran (Un bistro de Paris. Fr.). — Crossfire (Un assassin antisémite. Am.). — Dame de Shanghai (Orson Welles, Am.). — La Dame d'Onze heures (Policier. Fr.). — Dumbo (Walt Disney, Am.). — Les Frères Bouguiquant (Madeleine Brochard, Pierre Renoir, Gilbert Gil, Jean Tissier, Mady Berry, Brochard, Images : René Gauvin. Son : Tony Lenhardt. Décor : Hubert. Musique : Kosma. Prod. : Neptune. 1947).

Le tels titres, trop accrocheurs, impliquent toujours un peu. Pour ma part, me souvenant d'une récente « Dame de pique » qui avait été bien déçue, je me méfiais de cette « Dame d'Onze heures » dont je parlais, le veux dire le metteur en scène m'était, au surplus, inconnu. La surprise n'en aura été que plus agréable. Car ce film appartenait au meilleur cinéma policier.

L'histoire en vaut une autre, avec son lot de lettres anonymes et de meurtres dont l'auteur ne sera identifié qu'à la fin et, naturellement, par un détective amateur. Je la trouve si belle que je la recommande à tous ceux qui ont microbe vacances que tous les policiers du monde pour accomplir un crime parfait. Mais je suppose que, si on va au fond des choses, on ne saurait plus accuser ce film de fournir aux assassins en puissance une recette capable de mettre la société en danger. Tout au plus peut-il leur donner des idées... Et n'est-ce pas là, au fond, le propos de tous les films policiers ?

Le problème écarté, quel il soit, il semble difficile de s'arrêter à la fin d'un film, alors qu'il est généralement assez court, sur une histoire relativement banale, a été construite une œuvre cent pour cent cinématographique, tournée à tour émouvante et amusante, toujours attachante et originale.

Les efforts de Jean Devaivre et de son équipe semblent

ridicules qui se déroulent aux Indes. Quelle tête de Minotaure dois-je faire ? Optons pour la gênerosité. L'impression dominante que le film m'avait laissée était : une tragédie d'amour. On s'ennuiera donc un grand quart d'heure ou moins.

Le FIL DU RASOIR étrace les expériences d'un jeune Américain de l'autre après-guerre, un ex-pilote de chasse, répugne et idéaliste, Larry Durrell, qui est sorti indemne de la tourmente aux cours de laquelle son metteur ami a été tué sous ses yeux. Cette mort l'a bouleversé profondément. Rentré chez lui, son travail l'interesse plus que de faire tomber le rideau de la vie, un but à son existence. Il demande à sa fiancée, Isabelle, de le suivre. Elle hésite devant une vie de vagabondage, incertaine, et rompt ses fiançailles. Elle épouse un ami d'enfance qui a une situation stable. Plusieurs années plus tard, elle retrouve Larry.

Ce mélo orné d'intellectualisme, qui donne une autre grande représentation de la France, avec distorsions de la vie de l'artiste, tel que le film prévoit, à Hollywood, est tout à fait indépendable. Le découpage est d'une mollesse insupportable, les personnages sont faits à hurler, et on regrette d'y voir compromis de bons comédiens (Tyrone Power, Gene Tierney, Anne Baxter, Elsa Lanchester, etc.). Le plus grave est que ce n'est soit le seul de tout un metteur en scène récidiviste, soit le seul de tout un acteur important et qui, à ce titre, mérite quelque respect des adaptateurs.

Jean-Pierre Burrot et moi-même avons déjà dit beaucoup de mal du film lors de sa présentation au festival de Bruxelles. On l'a, paraît-il, réduit de façon à la projection dure un quart d'heure de moins, et que les coupures portent sur les scènes fort

que nous dire d'autre ? Il y a de belles photographies.

Jean QUEVAL.

Au commencement, l'auteur, Somerset Maugham, C'est l'un des plus riches fabricants de livres de l'époque, mais c'est encore un écrivain de talent robuste et nourri. Peut-être ses meilleures œuvres : Servitude humaine, La Mort dans la Vie, etc. — Il présente également quelques autres qui devraient cohabiter avec des volumes populaires qui ne sont guère que de la reading matter. Les manuels et les anthologies déparent, il faut l'espérer, le bon grain de l'ivraie. En gros, nous dirons que Le FIL DU RASOIR appartient à l'ivraie. C'est un épis roman, aussi banal qu'il est ambitieux, résument inutile, et que ne rachètent pas ses qualités d'écriture. Mais enfin, c'est le livre d'un auteur important et qui, à ce titre, mérite quelque respect des adaptateurs.

Jean-Pierre Burrot et moi-même avons déjà dit beaucoup de mal du film lors de sa présentation au festival de Bruxelles. On l'a, paraît-il, réduit de façon à la projection dure un quart d'heure de moins, et que les coupures portent sur les scènes fort

que nous dire d'autre ? Il y a de belles photographies.

Jean QUEVAL.

Pauvre Erich ! (Amér. vers. orig.)

* STORM OVER LISBON *

Sofn. : Elizabeth Mehan. Rég. : George Sherman. Interpr. : Eric von Stroheim, Véronique Rafton, Richard Arlen, Otto Kruger, Mona Barrie, Eduardo Ciannelli. Prod. : Republic Pictures. 1944.

Pauvre Erich von Stroheim ! Fallait-il qu'il ait eu besoin d'argent pour accepter d'offrir sa nuque en coup de sangle à ce mauvais rasoir !

... Ou des Rapaces » au ramasse-miettes.

Le voici donc présentant à la fois des destins d'une boîte de nuit et d'un club, et en smoking, un numéro de danse, une salie de jeu, un ascenseur dérobé, de vilaines trahies, un vertueux agent secret made in U.S.A. et une « rescapée » qui sait quel est son devoir.

C'est n'est hélas pas la première fois que Eric von Stroheim se soit compromis dans une aventure (cinématographique) l'ennemi de ce genre. Mais jamais il n'a été tombé aussi bas.

Conclusion : jusqu'à quand permettra-t-on que de telles inepties encombrent nos écrans ?

François TIMMERY.

SÉRÉNADE À MEXICO : Une lune de miel trop sucrée (Américain v. o.)

* HONEY MOON *

Rég. : William Kegler. Interpr. : Shirley Temple, Franchot Tone, Guy Madison, Linda Ronay, Gene Lockhart, Corinne Musical, Robert Mitford, Eddie Cronquist. Décors : D. Silver et T. O'Brian. Musique : C. Bakalowitsch. Prod. : R.K.O.

Depuis 1941, depuis très près le premier film de Carmen Miranda, Hollywood a découvert l'Amérique latine, avec ses films de vacances, ses ménages gâtés, ayant pour cadre New-York ou Miami, ont maintenant émigré vers Rio, Cuba ou Mexico. Le Mexique n'est d'ailleurs pour rien dans cette « comédie classique » à quatre personnages : ce n'est qu'un prétexte à changer de décor et à parler américain avec l'accent régional (donc difficile à comprendre). Tant mieux, d'ailleurs ! Les points de cinéma exotique nous sont ainsi épargnés (à l'exception de cette promenade en barque dans le paysage de Maria Candelaria).

Comédie classique, ai-je dit. Classique au sens conventionnel, bien sûr. Shirley Temple, bobby-soxer américaine, a rendez-vous à Mexico pour épouser un G.I. (Guy Madison) et, au moment de leur mariage, tombe dans une aventure imprévue, prise au piège par un gangster dérobé, de vilaines trahies, un vertueux agent secret made in U.S.A. et une « rescapée » qui sait quel est son devoir.

C'est n'est hélas pas la première fois que Eric von Stroheim se soit compromis dans une aventure (cinématographique) l'ennemi de ce genre. Mais jamais il n'a été tombé aussi bas.

Conclusion : jusqu'à quand permettra-t-on que de telles inepties encombrent nos écrans ?

François TIMMERY.

SÉRÉNADE À MEXICO : Une lune de miel trop sucrée (Américain v. o.)

* HONEY MOON *

Rég. : William Kegler. Interpr. : Shirley Temple, Franchot Tone, Guy Madison, Linda Ronay, Gene Lockhart, Corinne Musical, Robert Mitford, Eddie Cronquist. Décors : D. Silver et T. O'Brian. Musique : C. Bakalowitsch. Prod. : R.K.O.

Depuis 1941, depuis très près le premier film de Carmen Miranda, Hollywood a découvert l'Amérique latine, avec ses films de vacances, ses ménages gâtés, ayant pour cadre New-York ou Miami, ont maintenant émigré vers Rio, Cuba ou Mexico. Le Mexique n'est d'ailleurs pour rien dans cette « comédie classique » à quatre personnages : ce n'est qu'un prétexte à changer de décor et à parler américain avec l'accent régional (donc difficile à comprendre). Tant mieux, d'ailleurs ! Les points de cinéma exotique nous sont ainsi épargnés (à l'exception de cette promenade en barque dans le paysage de Maria Candelaria).

Comédie classique, ai-je dit. Classique au sens

conventionnel, bien sûr. Shirley Temple, bobby-

soxer américaine, a rendez-vous à Mexico pour épouser un G.I. (Guy Madison) et, au moment de leur mariage, tombe dans une aventure imprévue, prise au piège par un gangster dérobé, de vilaines trahies, un vertueux agent secret made in U.S.A. et une « rescapée » qui sait quel est son devoir.

C'est n'est hélas pas la première fois que Eric von Stroheim se soit compromis dans une aventure (cinématographique) l'ennemi de ce genre. Mais jamais il n'a été tombé aussi bas.

Conclusion : jusqu'à quand permettra-t-on que de telles inepties encombrent nos écrans ?

François TIMMERY.

SÉRÉNADE À MEXICO : Une lune de miel trop sucrée (Américain v. o.)

* HONEY MOON *

Rég. : William Kegler. Interpr. : Shirley Temple, Franchot Tone, Guy Madison, Linda Ronay, Gene Lockhart, Corinne Musical, Robert Mitford, Eddie Cronquist. Décors : D. Silver et T. O'Brian. Musique : C. Bakalowitsch. Prod. : R.K.O.

Depuis 1941, depuis très près le premier film de Carmen Miranda, Hollywood a découvert l'Amérique latine, avec ses films de vacances, ses ménages gâtés, ayant pour cadre New-York ou Miami, ont maintenant émigré vers Rio, Cuba ou Mexico. Le Mexique n'est d'ailleurs pour rien dans cette « comédie classique » à quatre personnages : ce n'est qu'un prétexte à changer de décor et à parler américain avec l'accent régional (donc difficile à comprendre). Tant mieux, d'ailleurs ! Les points de cinéma exotique nous sont ainsi épargnés (à l'exception de cette promenade en barque dans le paysage de Maria Candelaria).

Comédie classique, ai-je dit. Classique au sens

conventionnel, bien sûr. Shirley Temple, bobby-

soxer américaine, a rendez-vous à Mexico pour épouser un G.I. (Guy Madison) et, au moment de leur mariage, tombe dans une aventure imprévue, prise au piège par un gangster dérobé, de vilaines trahies, un vertueux agent secret made in U.S.A. et une « rescapée » qui sait quel est son devoir.

C'est n'est hélas pas la première fois que Eric von Stroheim se soit compromis dans une aventure (cinématographique) l'ennemi de ce genre. Mais jamais il n'a été tombé aussi bas.

Conclusion : jusqu'à quand permettra-t-on que de telles inepties encombrent nos écrans ?

François TIMMERY.

SÉRÉNADE À MEXICO : Une lune de mi

Les films de la semaine SUITE

DESIR DE FEMME : Claudette Colbert ébouriffante (Américain vers. or.)

« GUEST WIFE »

Réal. : Sam Wood. Interp. : Claudette Colbert, Don Ameche, Richard Foran, Charles Dingle, Grant Mitchell. Musique : Morton Scott. Prod. : Artistes Associés. 1945.

Le caractère érotique du titre français n'a d'attrait que pour le publicitaire. Le film déroule dans la ligne de son réalisateur Sam Wood, c'est-à-dire strictement puritan.

Sam Wood est de ces metteurs en scène qui représentent des valeurs sûres : un bon placement sur lequel on ne bâtit pas de fortune, mais qui délivre un moral à ses spectateurs au cours de l'humour et de l'ironie. Il nous prouve pourtant qu'il pouvait se dégager de trente années de labeur hollywoodien en nous faisant cadeau du somptueux, irritant et troubant *Critique sans châtiment*.

Le tort de Sam Wood est de ne pas savoir refuser de tourner un film commercial et cela donne « Désir de femme ». L'amour, la danse et l'amitié de monsieur. Celui-ci deviendra-t-il aussi l'amie de madame ? On pense que oui, au début, quand on voit l'aspect particulièrement godiche du mari de madame. On se rassure rapidement dès que le film avance, madame ne peut pas tromper son épouse. « Désir de femme » n'est pas un film à osé. Madame joue simplement le rôle de l'épouse de l'amie, et cela vaut des situations assez drôles où le mari passe pour l'amant, l'amie pour le mari trompé, etc.

Le scénariste Bruce Manning (auteur de la plupart des films de Deanna Durbin) avait imaginé un excellent point de départ qu'il n'a pas su exploiter : le film se poursuit sur sa lancée sans élément attractif nouveau.

Claudette Colbert est, à quarante ans de film date de 1945, plus légère qu'une jeune fille, et se débrouille, par l'éclat de ses yeux et la vivacité de ses gestes, pour qu'on n'oublie jamais qu'elle est intelligente. Elle même cette comédie par le bout de ses pommettes brillantes.

La bonne humeur de Don Ameche est fabriquée et il ressemble à une réclame pour pâte dentifrice.



CLAUDETTE COLBERT, qui ne se décide pas à vieillir, mène tambour battant la comédie « Désir de femme ».

Elle-même cette comédie par le bout de ses pommettes brillantes.

La bonne humeur de Don Ameche est fabriquée et il ressemble à une réclame pour pâte dentifrice.

Roger-Marc THEROND.

L'HOMME AUX CINQ VISAGES : Patriotisme et métamorphoses (sov.)

ZIGGMUND KOLOKOWSKY »

Réal. : S. Navrotsky et B. Dmokhovsky. Interp. : Boris Dmokhovsky. Prod. : Interglobe.



BORIS DMOKHOVSKY est un acteur à transformations multiples et dont le talent rappelle celui de Frégioli. Voici un aspect de « L'Homme aux cinq visages ».

Raymond BARKAN.

LES VERTES ANNÉES : Sans couleur (Américain, version originale)

« THE GREEN YEARS »

Scrit. : R. Ardrey et S. Levien, d'ap. A. J. Cronin. Réal. : Victor Saville. Interp. : Charles Coburn, Tom Drake, Beverly Tipton, Hume Cronyn, Gladys Cooper, Dean Stockwell, Dennis Royle, Jessika Tandy, Richard Haydn, Andy Clyde. Images : George Folsey. Décor. : E. B. Willis. Musique : Herbert Stothart. Prod. : M.G.M. 1947.



Si vous avez lu le roman de A. J. Cronin dont ce film est tiré, ne vous attendez ni à être déçu, ni à faire de découvertes. Vous le verrez se dérouler minutieusement sous vos yeux, avec ses paysages lachés, ses décors en grisaille et ses personnages du catalogue.

Car film et roman constituent en quelque sorte le modèle de la panoplie de l'auteur bien pensant. On cherche en vain l'accessoire qui y manquerait. Autour du jeune héros prodige et de son symbole tricolore viennent se placer en éventail savamment composé tous les types d'une nouvelle comédie humaine à l'usage des patrona-

Jean NERY.

Afin de sauvegarder son indépendance L'ÉCRAN français n'accepte aucune publicité cinématographique

Sous le signe de la croix et des bombardiers réunis

Il était une fois un film de M. Cecil B. de Mille. S'il s'agissait seulement de raconter une histoire loufoque, on pourrait s'arrêter là. Mais il faut aller plus loin, et cela en vaut la peine. Donc, en mêlant pieusement quelques réminiscences de Quo Vadis et de l'histoire sainte avec du carton-pâte, Cecil B. de Mille avait fabriqué, voilà plus de quinze années, un « grand machin » magnifique et bouillonnant, à propos duquel le Génie de la Croix, talent de Laughter, le charme et l'anatomie généreuse de Claudette Colbert avaient réussi à le rendre à l'époque à peu près visible, pour les fidèles de bonne volonté.

Depuis, on avait bien oublié toute cette histoire. Mais, on ne sait pour quelle obscurité et commerciale raison, la Paramount a eu récemment l'idée de relancer cet encorabrant monument historique.

Et, considérant sans doute que la bande en question sentait légèrement son fond de placard, les techniciens d'Hollywood se mirent dans la tête de la refaire en ajoutant un prologue.

Vous crorez sans doute qu'il s'agit d'une sorte d'explication de la cause de l'encorabrant ? Eh bien, vous n'êtes pas du tout. Ce qu'on a ajouté à l'histoire de Néron et des martyrs chrétiens, c'est un documentaire sur les raids de bombardement pendant la dernière guerre.

On y voit décoller une fortresse volante qui va jeter des tracts sur Rome. A bord, en plus d'équipage, il y a un aumônier catholique et un aumônier protestant. Et ils bavardent à perdre haleine.

Rome ! C'est Rome... la ville éternelle... Rome par-ci, Rome par-là, Cicéron, Michel-Ange, le Pape, son moutardier et tout le bazar.

On se demande où ils veulent en venir. Ils ne veulent en venir exactement nulle part. Brusquement, patras ! on descend en même temps de 3.000 mètres et de 2.000 ans et on se retrouve assis à côté de Néron.

El allez donc ! C'est pas notre père !

A quoi tout cela sert-il ? Je n'en sais rien.

Mais ce nouvel « art d'accorder les restes » découvert à Hollywood peut donner, pour peu qu'il soit appliqué à bon escient, de nouveaux et intéressants résultats.

Sous le « signe de la croix » et des pieds au mur réunis, bien entendu.

Henri ROCHON.

VENDETTA AU FAR WEST :

Interdit aux plus de douze ans (Am. d.)



« BEYOND THE PECOS »

Scrit. : Bennett R. Cohen. Réal. : Lambert Hillyer. Interp. : Rod Cameron, Eddie Dew. Images : Gestmann. Prod. : Universal. 1945.

Cette vendetta, réduite à sa plus simple expression, se résume aux galopades, mitrailleuses et pugnats d'usage. L'effusion de sang y est réduite au strict minimum. L'intrigue est inexistant. Ni péripéties, ni rebondissements, donc pas d'émotions très fortes.

Il s'agit d'ailleurs d'un Western-bouffé dont l'élément humoristique est moins étendu, mais reporté par un charlatan qui vend une eau pseudo-miraculeuse pulée dans les flacons autochtones et colorée avec une poudre de perlumpink qui se transforme au bon moment en poudre à canon justicière.

Cette pale vendetta est réalisée avec une telle économie de moyens, que quelques jours ont dû largement y suffire.

Le film est de 1944, mais la recette et le style, invincibles, datent de vingt ans plus tôt. Sa haute moralité en fait un excellent film de patronage.

Henri ROBILLOT.



CHARLES COBURN ET DEAN STOCKWELL, grand-père et jeune héros des « Vertes années ».

Prête-moi ta plume

CRITIQUES ET SUGGESTIONS (IV)

A son tour, A. V., de Clermont-Ferrand, dénonce l'horreur que lui inspirent les adaptations littéraires au cinéma... parce que le cinéma n'ose pas tout dire. Le cinéma n'est pas majeur, il n'est pas libre... Le Condition Humaine ferait un film extraordinaire si le réalisateur en disait autant que le romancier ! Hélas, trop de considérations politiques ou morales l'en empêcheraient ! Et je préfère renoncer à voir La Condition Humaine plutôt que d'en voir une version châtrée : La condition des Ennuies — ou, en mettant les choses au mieux, La Condition des Hommes-en-catalogue-long.

C'est indéniable, mais je crois que le problème est très différent pour les théâtres subventionnés. On peut beaucoup plus facilement déplacer un film qu'un spectacle avec décors et costumes « en chair et en os » ; pour ailleurs, les conditions de projection sont convenables — à moins qu'il ne s'agisse de regrettables inadéquances... Dans Poïs, les soldats américains (qui, dans la version originale, essaient de parler italien) parlent français, dans la version doublette, avec l'accent italien ! C'est pourquoi je suis toujours en faveur d'utiliser l'argent de cette subvention à tirer des copies des films français ou étrangers de valeur, qui se trouvent dans les cinémathèques de France ou ailleurs, et de les projeter au cinéma. Merci !

Il paraît évident, — à propos du doublage, que j'ai fortement choqué quelques-uns d'entre vous, qui en sont partisans, parce que dans une réponse de mon « Petit courrier », il y a quelques mois, j'ai assimilé les partisans du doublage à je ne sais plus quel réalisateur « commercial » et autres mercantis du cinéma. Ce qui m'a valu, notamment, une lettre fort spirituelle de M. H. Enjoubaud, à Argenteuil, qui insinue qu'il y a sens doute plusieurs « Amis Pierrot », puisque l'un d'entre eux a pu constater, lors de la consultation sur le doublage, qu'il y avait, parmi ceux qui en sont partisans, des gens de goût qui aiment sincèrement le cinéma. Aussi me demanderai-je quelle indication il faudra porter sur l'enveloppe pour que la lettre parvienne à celui des deux « Amis Pierrot » qui a l'esprit assez large pour penser que ceux qui ne sont pas de son avis ne sont pas nécessairement des imbéciles... Je crois que vous êtes maintenant rétablis... Pathé-Consortium-Cinéma, 282, Champs-Elysées ; U.S.A. 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 6

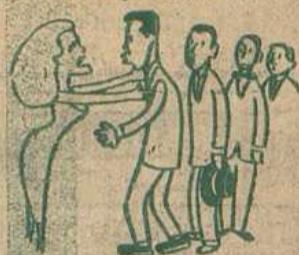
Le film d'Ariane

NE soyez jamais riche ni célèbre, ni trop original. Les inconvénients que vous en retireriez ne seraient pas compensés par votre intime satisfaction. Ainsi, ce brave Wallace Beery qui, à l'âge de 63 ans, se voit intenter un procès en reconnaissance de paternité, croyez-vous que cela le flatte plus que cela ne l'ennuie ? Il a eu beau s'écrier, avec l'esprit qu'on lui connaît : « Ma chère Gloria, il ne fallait pas boire l'eau de la fontaine (Wallace)... », la perspective d'être père ne lui sourit guère. Mais, au fait, pourquoi n'aurait-il pas un courage égal à celui que dut, un jour, montrer la future maman ?

Car ladite Gloria n'a pas eu, elle, l'assurance de s'en tirer aussi élégamment que Linda Darnell, qui attend aussi un enfant. On précise même qu'elle l'attend depuis trois ans. Mais, rassurez-vous, ce n'est pas pour faire concurrence à *Dumbo*. C'est uniquement parce qu'il s'agit d'un enfant adoptif et qu'il n'y en avait pas de « disponible » jusqu'à présent. Mise en goûts, Linda songerait à rendre prochainement une visite officielle à Wallace Beery.

Concours d'entrée...

A MOINS qu'elle ne demande quelques « tuyaux » à son amie Rita Hayworth qui vient de faire passer à plus de cent postulants au rôle d'un



des sept prétendants qu'elle aura dans son prochain film : *Carmen*, un examen pratique. On a compté — l'histoire ne nous dit pas si la statistique a été enregistrée sur cartes perforées — qu'au cours de cette semaine pédagogique, Rita a été embrassée, pour raisons techniques, 635 fois.

Le même bulletin d'informations nous apprend qu'un contrat d'exclusivité vient d'être signé à Pancho, perroquet mexicain. Mais, ce n'est pas pour être le partenaire de Rita Hayworth... Les uns sont choisis pour leur plumage, d'autres pour leur ramage.

...et examen de rentrées

LE but recherché étant toujours, bien entendu, la réalisation des plus fortes recettes. En 1947, c'est Jennifer Jones — ex-Bernadette Soubirous — qui est venue en tête de ce palmarès. La vertu

rapporte quelquefois... au cinéma. Tout de suite après elle, vient le bien-pensant Gregory Peck, Gary Cooper n'ayant droit qu'à la quatrième place, juste derrière Linda Darnell. Quant aux films les plus « marchands », ce furent (toujours aux Etats-Unis, bien sûr) *Les plus belles années de notre vie* et *Duel in the Sun* que nous n'avons pas encore vu.

On a toujours besoin...

MAIS ce ne sont là que petites histoires sur de grands hommes. D'autres songent à faire de la Grande Histoire sur de petits hommes. Trois im-



portants personnages viennent, en effet, de rendre visite, au Portugal, à Umberto de Sayoie, pour essayer d'en obtenir les droits de reproduction cinématographique des mémoires de son feu père, l'ex-roi Victor-Emmanuel. Ils offrent un million de dollars. C'est bien payé, avouez-le.

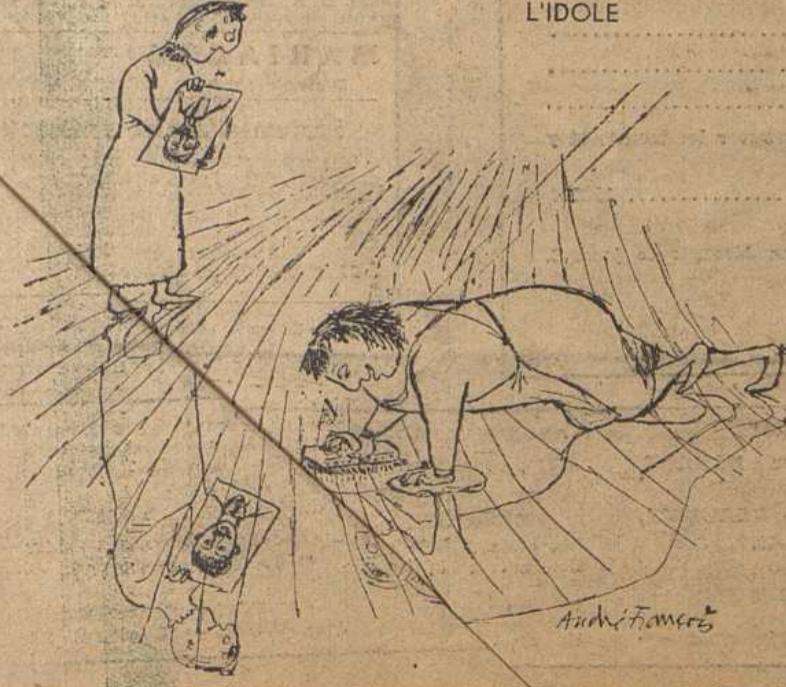
Il est vrai qu'on perd de plus en plus conscience de la valeur de l'argent (Ah ! de mon temps...). Laurence Olivier n'as-t'il pas dit que son *Hamlet* a coûté plus cher que *Henry V*, dont le devis avait atteint près de 400 millions de francs ? Après cela, on ne s'étonne plus de ce qu'un rédacteur du « Daily Mail » qui l'interviewait l'ait trouvé en train de se bourrer de cachets et ait remarqué que « des plis barrent souvent son front ». Les plis de mon front minotaure ne valent pas si cher.

Détail piquant : rien que les costumes de *Hamlet* valaient plus de 10 millions. Les tissus dont ils étaient faits étaient,

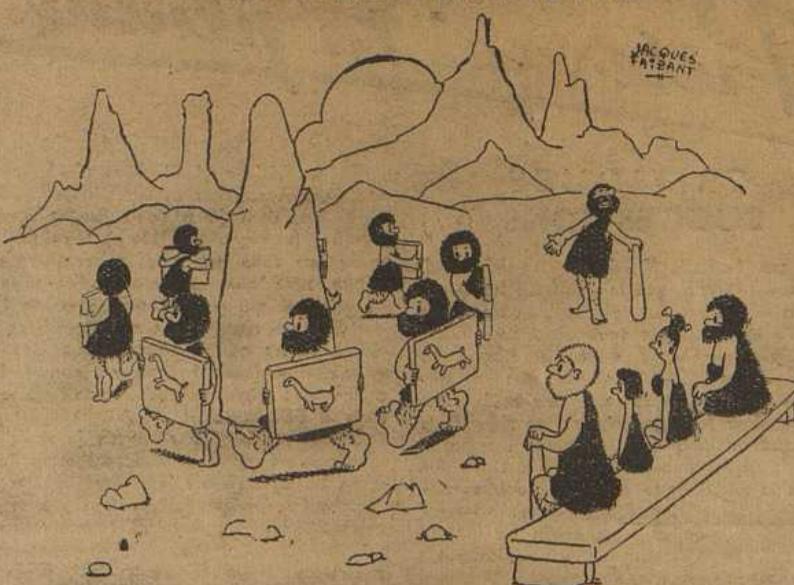


nous dit-on, tellement rares qu'une garde spéciale destinée à veiller à leur sécurité avait été organisée avant, après et pendant les prises de vues. Ce doit être gênant,

L'IDOLE



Annick François



— Et voici d'abord l'ancêtre de notre cinéma... le praxinoscope.

Marais contre la faust-barbe

TOUJOURS dans le rayon des barbes. Avant de jouer l'archiduc Rodolphe au côté de Dominique Blanchard dans *Le Secret de Mayerling*, Jean Marais sera Faust. Mais un Faust en complet veston. « Et je refuse de me laisser pousser la barbe », proclamait-il, à tout hasard, au cours d'un cocktail qu'il présidait avec sa future et charmaise parfaite. Le propos a été recueilli, a noté le Minotaure, au moins par Jany Holt, Micheline Francey, Jean Delannoy et François Périer qui prenaient part à la petite cérémonie. Un peu plus loin, discutaient Albert Préjean, qui sera un gangster dans son prochain film, et Marcelle Derrier qui tournera *Monte-Cristo* avec Pierre Brasseur.

Petite réunion plus intime chez Jean Sablon, au George-V. Le « troubadour chantant » se prépare à faire du cinéma : un film à Hollywood et un autre — sous la direction de Cavalcanti — à Londres. Deux films musicaux, comme par hasard. Et en cet honneur, on a, comme il se doit, sablé le champagne.

Croquis à l'emporte-tête

MICHEL AUCLAIR

Il a trinqué pendant sept ans sans que nous en sachions rien, depuis l'âge incertain où il eut aussi volontiers embrassé la profession de médecin (sa mère était biologiste) que, par réaction, celle d'acteur. Il s'est fait les dents sur *Musset*, *Péguy*, *Claudel*, *Shakespeare*, *Hugo* et *Giraudoux*, inexpérimenté, tenace — renvoyé du Conservatoire pour insécurité.

Cocteau l'a fait démarre — il était le frère de *Belle dans La Belle et la Bête* : un sourire de conte de fées sous un chapeau de paille en pain de sucre. *Clément* l'a révélé avec *Les Maudits* : une petite gouape nazie experte dans l'art de planter un poignard entre deux ontoplates.

Il a aujourd'hui vingt-cinq ans — des joues où s'attarde une malice enfantine juvénile, mais les mèches brunes d'un adolescent déjà inquiétant, une façon à lui de s'exprimer en coin, de faire la lippe, le regard soudain braqué, terni par une mauvaise pensée, et une voix ronde, roulée, profonde, coupée court.

Tel il apparaît à la scène dans *L'Empereur de Chine*, où il a repris le rôle de Jean-Pierre Aumont, rôle louche de charmant mythomane, un peu gigolo, foncièrement menteur. Il y fait preuve d'une autorité déconcertante, rappelant celle d'un garçonnet précoce qui imite trop bien le ton de ses parents.

En voilà assez pour qu'on le cantonne déjà dans les rôles de marlou (*dans Lili, rivelli, la lèvre ornée d'une petite moustache noire*, il joue les souteneurs réfléchis et organisés).

Clouzot va le tirer de ce mauvais pas en lui donnant le rôle, dans *sa moderne Manon*, du « maquereau par amour », celui du chevalier des Grieux. Puisque, en réalité, Michel Auclair s'avoue confiant, aimant, rêveur, imaginatif (et, à ses heures, violent, n'oubliant pas la violence), il est fait pour incarner le chevalier « d'un naturel doux et aimable — que l'Amour a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante ».

Voilà qui lui va entièrement. Est-il encore quelqu'un pour soutenir que les metteurs en scène ne sont point de grands psychologues ?

LE MINOTAURE.